



desclée
de
brouwer

Bernard Sesé
Petite vie
de Blaise Pascal

Petite vie de Blaise Pascal

Du même auteur

Petite vie de Jean de la Croix, Desclée de Brouwer, 1990.

Petite vie de saint Augustin, Desclée de Brouwer, 1992.

Petite vie d'Élisabeth de la Trinité, Desclée de Brouwer, 1993.

Petite vie de François de Sales, Desclée de Brouwer, 1995.

Pierre Teilhard de Chardin, Desclée de Brouwer, 1997.

Vocabulaire de la langue espagnole classique, XVI^e et XVII^e siècles (avec Marc Zuili), Nathan, 1997.

Petite vie de Catherine de Sienne, Desclée de Brouwer, 2000.

Petite vie d'Édith Stein, Préface de Dominique Poirot, o. c. d., 2003.

Discipline de l'arcane, Préface de José-Augusto Seabra, Arfuyen, 2004.

Petite vie de Madame Acarie, Desclée de Brouwer, 2005.

ivre de l'horizon (poésie), Préface d'Arcadio Pardo, Convivium Lusophone, 2013.

Traductions

Mario Vargas Llosa, *Conversation à « La Cathédrale »* (avec Sylvie Léger), Gallimard, 1973.

Mario Vargas Llosa, *Les Caïds* (avec Sylvie Léger), Gallimard, 1974.

A. Machado, *Poésies* (avec Sylvie Léger), Gallimard, 1979.

P. Salinas, *La Voix qui t'est due*, Prologue de Jorge Guillén, Le Calligraphe, 1982.

Jean de la Croix, *Poésies complètes*, Corti, 1991.

Jean de la Croix, *Les dits de lumière et d'amour*, Corti 1990.

Fray Luis de León, *Poésies complètes*, Corti, 1993.

Calderón, *La Vie est un songe*, Flammarion, 1992.

Calderón, *Le Magicien prodigieux*, Aubier, 1988.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Introduction

La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première (740)¹.

Comment ne pas être incité à mettre au début de l'évocation de Blaise Pascal, le portrait que brossa de lui un autre écrivain de génie, Chateaubriand (1768-1848), dans le *Génie du christianisme*¹ ?

« Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques ; qui, à seize ans, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût jamais vu depuis l'Antiquité ; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement ; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique ; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion ; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort ; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, par

abstraction, un des plus hauts problèmes de la géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme ; cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. »

-
1. Références : édition La Pochotèque, Garnier, 2004.
 2. *Génie du christianisme* (1802), III, 2, 6.

Première partie

VIE DE BLAISE PASCAL (1623-1662)



Blaise Pascal (1623-1662)

« S'il est inutile pour comprendre le théâtre de Corneille d'étudier les circonstances de sa vie, la biographie de Pascal est inséparable de son œuvre ; il n'y a pas d'écrivain qui soit plus engagé dans ses livres de toute sa personne et de toutes les parties de son humanité¹. »

Un enfant surdoué, un mathématicien génial, un géomètre et un physicien exceptionnels, un savant, un philosophe, un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

II

Première conversion

Normandie

Au début de l'année 1640, Étienne Pascal s'installa à Rouen ; les enfants le rejoignent quelques mois plus tard. Il avait été nommé adjoint à l'intendant de Normandie¹, en qualité de « Commissaire député par Sa Majesté pour l'imposition et levée des tailles ». Cette mission lui procure l'honneur de le rattacher au service direct du roi Louis XIII. La guerre de Trente Ans (1618-1648) l'avait contraint à cette mission. Elle lui en impose aussi les obligations et les risques, dans une province en opposition au pouvoir royal. Riche-lieu avait dû imposer une lourde fiscalité pour financer la participation française à la guerre. Rouen, où sévissait la peste, est en état d'insurrection, accablée par le poids des impôts.

Cette même année, à la suite des études de Desargues sur la géométrie projective des coniques (1639) dont il s'inspira, Blaise Pascal, âgé de dix-sept ans, publie un traité de géométrie, *l'Essai pour les coniques* (1640)², qui fit l'étonnement de Descartes et l'admiration du père Mersenne. Le génie scientifique précoce de Pascal contraste avec son manque d'éducation littéraire ; à cet égard, « Pascal est un “*ignorant de génie*” ; c'est l'effet qu'il produira plus tard à tout le monde³ ».

Le 15 juin 1641, Gilberte Pascal épousa son cousin Florin Périer (1605-1672), conseiller en la Cour des Aides de Clermont; une mission en Normandie lui fut confiée. Ils eurent cinq enfants ; deux d'entre eux sont particulièrement liés à la vie

de Pascal : Étienne Périer (1642-1680), premier éditeur des *Pensées*, et Marguerite Périer (1646-1733), la miraculée de la sainte Épine (1656).

Dès l'âge de dix-huit ans, Blaise Pascal commença à souffrir de douleurs diverses. Ces « incommodités » furent sans répit. En 1642, pour venir en aide à son père, accablé par les calculs pour la répartition des impôts, il s'applique, à fabriquer une « *machine d'arithmétique* ».

Gilberte Périer évoque cette époque : « Ce fut en ce temps-là et à l'âge de dix-neuf ans qu'il inventa cette machine d'arithmétique par laquelle non seulement on fait toutes sortes de supputations [calculs] sans plumes et sans jeton, mais on les fait même sans savoir aucune règle d'arithmétique, et avec une sûreté infallible. »

L'esprit scientifique du jeune homme fut toujours accompagné d'un esprit pratique. Après diverses expériences techniques, avec l'aide d'un artisan de Rouen, la « pascaline », capable d'effectuer les quatre opérations et de marquer les retenues, fut mise au point en 1645. Elle inspira cette Pensée : « La machine d'arithmétique fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux. Mais elle ne fait rien qui puisse dire qu'elle a de la volonté, comme les animaux » (617).

En 1645, Pascal la dédia au chancelier Séguier (1588-1672) : « Lettre dédicatoire à Monseigneur le Chancelier sur le sujet de la machine nouvellement inventée⁴... »

Une vingtaine d'exemplaires de la *roue pascaline*, ou *pascaline*, furent fabriqués au cours des dix années suivantes. On en conserve aujourd'hui neuf exemplaires⁵. Ce fut la première calculatrice.



La pascaline, vers 1650

Le surmenage des années 1642-1645 provoqua en Blaise une grande fatigue. Pascal fut, toute sa vie, atteint de troubles douloureux.

La « première conversion »

En janvier 1646, Étienne Pascal fait une chute sur la glace. Il se démit la cuisse. Il s'en remet aux soins de deux gentilshommes normands, les frères Deschamps⁶, qui pratiquaient la chirurgie. Les gentilshommes, pour mieux soigner le blessé, prennent demeure pendant trois mois sous son toit. Cette intimité va leur permettre de convertir, à commencer par Blaise, toute la famille Pascal à leurs croyances religieuses.

Ils partagent avec eux leurs lectures de Jansenius, Saint-Cyran, Antoine Arnauld, ainsi que d'autres auteurs de piété. Sous l'influence des « prênes admirables » d'un certain docteur Jean Guillebert (1605-1666), curé de Rouville et ami de l'abbé de Saint-Cyran, les « chirurgiens » ont adhéré à la spiritualité de Port-Royal : spiritualité chrétienne, rigoureuse et austère, selon les exigences de la doctrine de saint Augustin, qui a marqué tout le XVII^e siècle en France, et qui sera désignée du nom de « jansénisme ». L'abbé de Saint-Cyran (mort en 1643) était, depuis 1636, le directeur spirituel du monastère de Port-Royal ; il y prônait une austérité religieuse analogue à celle de l'Église

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

degrés se rencontrent entre les génies qu'entre les conditions ; et la pouvoir des rois sur leurs sujets n'est, ce me semble, qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs, sur lesquels ils exercent le droit de persuader, qui est parmi eux ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Ce second empire me paraît même d'un ordre d'autant plus élevé, et d'autant plus équitable qu'il ne peut être départi et conservé que par le mérite, au lieu que l'autre le peut être par la naissance ou par la fortune. »

En octobre 1652, Pascal rejoint Gilberte en Auvergne ; il y demeure jusqu'au mois de mai 1653. Au cours de cette période, Pascal aurait songé à se marier. C'est par malentendu que furent attribués à Pascal les *Discours sur les passions de l'amour*⁷.

Car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne (502).

On ne prouve pas qu'on doit être aimé d'ordre [par ordre] les causes de l'amour, cela serait ridicule (329).

Au cours de l'année 1653 – l'année de la condamnation par Innocent X des cinq propositions tirées de l'*Augustinus* de Jansenius –, Pascal rencontre des amateurs de mondanités. La relation de Pascal et du duc de Roannez, grand aristocrate, féru de mathématiques, qu'il avait connu dans son enfance, devient plus intime (été 1653). Cette amitié eut un rôle important dans la vie de Pascal. Le duc lui présente le chevalier de Méré (1607-1684), mondain lettré et libertin notoire⁸ ; Pascal entreprit de le convertir à sa foi. La passion des jeux auxquels s'adonnent les libertins⁹ donna à Pascal l'intuition des bases du calcul des probabilités.

Il fréquente d'autres libertins tels que Damien Mitton (1618-1690), bel esprit et joueur fameux, Desbarreau (1599-1673)... Indifférence religieuse, athéisme, scepticisme, déisme : ces modes de pensées, plus ou moins mêlées, caractérisent le « libertin » : c'est à ce personnage que seront destinées les *Pensées*. On peut situer la « période mondaine » de Pascal entre 1651 et 1654 environ. Sa réputation de savant le précède, sans atténuer pour autant ses conditions financières. Il entreprend, avec le duc de Roannez, de participer au dessèchement des marais du Poitou.

Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment (658).

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit (339).

À mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent point de différence entre les hommes (669).

Rien n'arrête la volubilité de notre esprit (477).

Vers cette époque, Pascal découvre Montaigne et le pyrrhonisme. Il n'oublie pas ses projets scientifiques. En 1654, il rédige une lettre dédicatoire, *À la Très Illustre Académie parisienne de Mathématiques*.

Sa ferveur religieuse s'est attiédie ; il en souffre lui-même. En septembre 1654, le « dégoût du monde » s'accompagne d'un accroissement de son inquiétude religieuse. Son activité scientifique n'en est pas moins intense : *Traité du triangle arithmétique avec quelques autres petits traités sur la même matière* est une publication posthume. Au mois d'octobre, il change de domicile. Pour être plus près du monastère de Port-

Royal, il s'installe rue des Francs-Bourgeois (54, rue Monsieur-le-Prince).

Pascal multiplie les visites à Port-Royal ; il y rencontre Jacqueline. Son directeur spirituel est M. Singlin. La troisième étape de sa vie débute par un grand bouleversement.

1. François RUSSO, « Pascal », Paris, *Encyclopaedia Universalis* 18, 2008, p. 430b.

2. Jean MESNARD, *Pascal, op. cit.*

3. Le 27 décembre 1651, Blaise et Jacqueline s'étaient installés rue Beaubourg.

4. Bibliothèque de la Pléiade I, p. 16-20.

5. Au martyrologe romain, au 16 septembre : à Chalcédoine en Bithynie, vers 303, sainte Euphémie, vierge et martyre.

6. La reine Christine de Suède (1626-1689), couronnée en 1650, éprise de lettres, de philosophie, d'arts et de sciences, entretint une correspondance avec les grands esprits de son temps (Gassendi, Leibnitz, Spinoza...). Elle invita notamment Descartes à sa cour (1649), dont elle avait fait un foyer d'humanisme.

7. On a pu s'y tromper en lisant, par exemple, entre autres, une phrase telle que celle-ci : *Il y a de deux sortes d'esprit, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse.* « Le *Discours...* n'est pas de Pascal, mais d'un lecteur de Pascal, qui a lu aussi les *Maximes* de la Rochefoucauld et Malebranche » (Michel Le Guern).

8. « L'emploi le plus fréquent, et le plus caractéristique du XVII^e siècle, des mots *libertin* et *libertinage*, concerne ceux qui refusaient, par un principe de liberté de conscience, l'adhésion inconditionnelle au conformisme ou à l'orthodoxie. Ces *libertins*, qu'ils fussent en proie au doute ou rebelles au courant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(746).

À l'instar de Jésus-Christ répliquant aux pharisiens qui lui disent de réprimander ses disciples¹⁹, Pascal rétorque : « Si ceux-là se taisent, les pierres parleront » (746).

D'une formule lapidaire, il réplique à ses adversaires, l'Inquisition et les Jésuites : *L'Inquisition et la Société : les deux fléaux de la vérité* (746).

Dans le fragment 746 des *Pensées*, provoqué par cette condamnation, Pascal écrit : « Si mes Lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel » (746). Et encore ce sévère constat : « Tant l'Inquisition est corrompue ou ignorante » (746). Tel l'apôtre Pierre, Pascal déclare : « Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes²⁰ » (746).

Au mois de décembre le père jésuite Pirot fait paraître une *Apologie pour les casuistes contre les calomnies des jansénistes*. Pascal et plusieurs curés de Paris se rebiffent contre les Jésuites.

Le concours de la *roulette* ou *cycloïde* donne à Pascal, en 1658, une nouvelle occasion de manifester publiquement son génie des mathématiques. C'est pendant des nuits d'insomnie, provoquée par un intolérable mal de dents, que son esprit résout le problème géométrique de la *cycloïde*, qui ouvre la voie du calcul infinitésimal.

1. Il ne s'agit pas, au sens strict du mot, d'une extase mystique, laquelle pour être ainsi qualifiée doit correspondre à des critères bien définis, dont ce *Parchemin* ne fait pas état.

2. « Ils m'ont abandonné, moi la source d'eau vive » (Jr II,13).

3. G. LANSON, *op. cit.*, p. 456.

4. Antoine Singlin (1607-1664), directeur spirituel de Port-Royal ; figure majeure du jansénisme, il fut le directeur de

conscience de Pascal.

5. Bibliothèque de la Pléiade I, p. 21.

6. Bibliothèque de la Pléiade II, p. 99.

7. *Ibid.*, p. 102.

8. Niolas Fontaine (1625-1709), solitaire de Port-Royal. Il fut le secrétaire d'Isaac Lemaistre de Sacy, et est l'auteur de *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal* (1736-1738), d'où fut extrait l'*Entretien*...

9. André LE GALL, *Pascal*, *op. cit.* p. 338.

10. Cf. l'édition, citée dans la Bibliographie, de Gérard Ferreyrolles et Philippe Sellier, La Pochothèque.

11. Erreur du narrateur selon Michel LE GUERN (Bibliothèque de la Pléiade I), l'*Entretien* aurait plutôt eu lieu en 1655 à Port-Royal des Champs ; il se réfère, en fait, à la « machine arithmétique ».

12. Datation due à Michel Le Guern.

13. Cf. *Déposition de Pascal sur le miracle de la Sainte-Épine*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade I, p. 3-6.

14. Charlotte de Roannez (1633-1683), devenue à Port-Royal sœur Charlotte de la Passion, puis contrainte d'épouser le duc de la Feuillade, eut une existence tragique.

15. On ne conserve que neuf fragments de cette correspondance.

16. Les références bibliques (provenant ici de la Bible de Jérusalem) ne sont pas indiquées par Pascal.

17 Bibliothèque de la Pléiade I, p. 819-832.

18. *Index librorum prohibitorum* : catalogue de livres dont le Saint-Siège interdit la lecture pour des raisons morales ou doctrinales.

19. « Je vous le dis, si eux se taisent les pierres crieront » (Lc XIX,40).

20. Cf. « Le grand prêtre du Sanhédrin menaçait les apôtres : Pierre répondit alors, avec ses apôtres : “Il faut obéir à Dieu

plutôt qu'aux hommes ” » (Ac V,29). Trad. La Bible de Jérusalem.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'absolutisme monarchique et à Richelieu, fut emprisonné de 1638 à 1643. Singlin transmet alors, entre la prison et le monastère de Port-Royal, l'enseignement de son maître. Après la mort de Saint-Cyran, Singlin devint, en 1648, le confesseur de Port-Royal.

L'Augustinus

L'abbé de Saint-Cyran propagea la doctrine de son ami Jansen, dit *Jansenius* (1585-1638), professeur néerlandais d'Écriture Sainte à l'Université de Louvain, nommé évêque d'Ypres (1585-1638) ; il mourut, le 6 mai 1638, de la peste¹⁰.

Deux ans plus tard fut publié son fameux ouvrage, *L'Augustinus de gratia* (1640), par référence à saint Augustin dont il reprend, plus sévèrement, la doctrine. « L'année de cette publication est une date clé dans un débat théologique vieux de plusieurs siècles : il porte sur les relations entre l'action de la grâce divine, faveur accordée aux hommes, et l'affirmation de la liberté de la liberté humaine dans la recherche du salut¹¹. » Il fut imprimé en France en 1641 et en 1643. Il fut bien accueilli par les Oratoriens, les Dominicains, la Sorbonne¹², à l'exception des Jésuites réticents, à l'instar de Richelieu (1585-1642), devant cette doctrine.

Le Formulaire

Ainsi débute une controverse acerbe, qui dura longtemps. *L'Augustinus*, somme théologique, se propose de faire la synthèse de la pensée de saint Augustin (354-430), évêque d'Hippone, le « docteur de la grâce ». Adversaire de Pélagé (v.

360-v.422), qui donne moins d'importance au péché originel et à la grâce divine qu'à la libre responsabilité de l'homme, saint Augustin affirme que « Dieu décide seul d'accorder celle-ci, ou de ne pas l'accorder, sans se soucier ni des bonnes ni des mauvaises œuvres pratiquées par les hommes, car la faute originelle d'Adam réduit leur libre arbitre. Ce courant augustinien domine la théologie chrétienne médiévale¹³ ».

Jansen se propose d'exposer la doctrine de saint Augustin sur la grâce. L'*Augustinus* était rédigé à l'usage du pape Clément VIII. Avant sa publication (1640), des feuillets avaient été dérobés chez l'imprimeur ; les adversaires de Jansenius s'en prirent à son auteur l'accusant d'élucubrations et d'hérésies : ces injustices et ces attaques vont mettre le feu aux poudres dans les milieux catholiques : la doctrine sur la grâce du « docteur de la grâce » risqua d'être condamnée par l'Église.

Deux ans avant l'*Augustinus*, avait été publié à Lisbonne (1588) un traité de théologie du jésuite espagnol, Luis de Molina (1535-1600), *Concordia liberi arbitrii cum gratiae donnis, divina providentia, praedestinatione et reprobatione...*, revendiquant la plénitude du libre arbitre de l'homme, sans réfuter le dogme du péché originel, mais en relativisant ses effets : la grâce *suffisante* est donnée à tous les hommes, quels qu'ils soient : chacun peut la rendre *efficace* ou *efficiente* par sa totale et libre volonté. La doctrine des Pères de l'Église et, en particulier, celle de saint Augustin, parut attaquée de plein fouet : la réplique fut violente. Nature corrompue ou grâce divine gratuite : entre ces deux « délectations » (*concupiscence* ou *amour*), l'homme est écartelé. Pascal s'en fait l'écho : « Toute la foi consiste en Jésus-Christ et en Adam, et toute la morale en la concupiscence et en la grâce » (258).

Ou encore, cet avertissement catégorique : « On n'entend

rien aux ouvrages de Dieu si on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclaircir les autres. » (264).

La toute-puissance divine, aux desseins incompréhensibles, prend des décisions sans appel.

La créature humaine, à jamais corrompue par le péché originel, ne peut être sauvée de la damnation éternelle que par la grâce toute puissante de Dieu, attribuée seulement à un petit nombre d'individus en vertu d'une prédestination divine. Cette prédestination est mystérieusement accordée à certains, refusée à d'autres, à l'insu de l'intéressé. De plus les élus ne le seraient qu'en petit nombre. Ni les efforts, ni les mérites de la créature humaine ne peuvent rien contre cette omnipotence divine.

Selon Pascal, la conduite des hommes en découle :

Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et leurs plaisirs sans réflexion et sans inquiétude et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement./ Cependant cette éternité subsiste, et la mort, qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée (682).

De violentes polémiques eurent lieu. Antoine Arnauld, s'engagea dans ces disputes par ces publications : *Apologie pour Jansenius* (1644), *Seconde Apologie* (1645), défenses des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'offensive, attaque de front les Jésuites et leur morale. Cette lettre « occupe une place unique dans l'ensemble de l'œuvre³ ». Le débat porte sur la *grâce actuelle*⁴. Pascal s'inspire d'un ouvrage d'Antoine Arnauld, *L'Apologie pour les saints Pères* (1650). Les questions théologiques et morales évoquées sont habilement rendues plus claires et plus plaisantes, par une mise en scène quasi théâtrale.

Lettre V (20 mars 1656). Pascal imagine une suite de visites aux Jésuites. Sur un ton de raillerie et une accumulation de citations de casuistes renommés, voilà exposée la morale des Jésuites et leur casuistique si spécieuse qu'elle en vient à ne pas être conformes aux maximes évangéliques, voire même à leur être contraires. La *doctrine des opinions probables* autorise cet art d'argumenter. Dans un cas douteux, il suffit d'avoir l'approbation d'un seul directeur de conscience pour que l'opinion, dite *probable*, mérite d'être approuvée.



Vue de l'abbaye de Port-Royal des Champs

-
1. Une traduction en latin faite par Nicole, avec de très abondantes notes et références, fut publiée en 1658.
 2. Saint Ignace de Loyola (1491-1556), auteur des *Exercices*

spirituels, fonda l'Ordre des Jésuites en 1540. L'éducation, la conversion et les missions, l'ordre, tout au service du pape, fut un intense et fervent mouvement de conquête spirituelle, non seulement dans les grands pays d'Europe, mais dans le monde entier.

3. J. MESNARD, *Pascal. L'homme et l'œuvre*, p. 80.

4. Dans *la grâce sanctifiante* (ou seulement : *la grâce*), la théologie distingue: 1 – *la grâce habituelle* qui met une personne en « état de grâce ». 2 – *la grâce actuelle*, secours divin venant en aide à la volonté humaine dans certaines circonstances pour l'aider à résister au péché.

IX

Polémiques

Le Miracle de la Sainte Épine (24 mars 1556), inter-prété comme une approbation divine à Port-Royal, redonne des ailes à Pascal.

Lettre VI (10 avril 1656) : le même « bon Père jésuite » que précédemment donne plusieurs exemples ridicules des contrariétés entre la doctrine de l'Évangile et son application pratique : « D'où je comprends – déclare le scripteur – qu'un seul casuiste peut à son gré faire de nouvelles règles de morale, et disposer, selon sa fantaisie, de tout ce qui regarde la conduite des mœurs. »

Lettre VII (25 avril 1656) : la « direction d'intention », aspect de la casuistique jésuite, permet d'accommoder la morale chrétienne à la vie mondaine. Elle s'applique, par exemple, à un sujet pointilleux : celui du duel. Pascal en fait la satire avec véhémence, tournant en ridicule les défenseurs du culte de l'honneur, fausse valeur aristocratique. Le jésuite explique, avec force détails, ce que l'on doit entendre par la « direction d'intention ». En fait, il s'agit d'une question d'une importance majeure : comment pouvoir, d'une simple tour de passe-passe mental, « corriger le vice par la pureté de la fin. Vous alliez les lois humaines avec les divines. [...] ». La subtile doctrine de la *probabilité* s'allie à la *direction de conscience* pour venir à bout des cas les plus difficiles... *Direction de conscience, probabilité, équivoques, restrictions mentales* : armé de cet arsenal, le chrétien s'en tire à bon compte.

Lettre VIII (28 mai 1656) : le narrateur est exaspéré. « Je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

publiées⁹. La structure du livre, telle que la voulut Pascal – à supposer qu’il ait jamais lui-même déterminé une organisation définitive, demeure inconnue.

Le projet est une apologie du christianisme, qui s’adresse aux « libertins », aux sceptiques, à ceux qui rejettent toute contrainte religieuse. Il s’agit de vaincre et de convaincre la liberté d’esprit, non la licence des mœurs, le rationalisme opposé à toute religion, non la concupiscence. Prouver l’existence de Dieu à la fois au défi de – et grâce à – la pensée rationnelle, tel est l’objectif. Le fragment 21 (dont le fr 717 est comme l’écho) des *Pensées* propose un abrégé des thèmes essentiels : « Preuves de la religion. – Morale./ Doctrine./ Miracles./ Prophéties./ Figures. » La doctrine janséniste soutient la réflexion : la grâce divine n’est donnée qu’à un petit nombre d’élus ; l’*Apologie* veut aider l’homme à recevoir cette grâce.

Les *Pensées* contiennent une Histoire Sainte mettant en lumière le rôle des Juifs dans les temps antérieurs à l’avènement du christianisme, leur « aveuglement » durant l’existence de Jésus-Christ et le témoignage qu’ils donnent à leur insu de la vérité de la doctrine du Sauveur :

Il fallait que pour donner foi au Messie il y eût des prophéties précédentes, et qu’elles fussent portées par des gens non suspects et d’une diligence et fidélité et d’un zèle extraordinaire et connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait.

Et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses prophéties et a porté à la vue de tout le monde ces livres qui prédisent leur Messie, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans les livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Et ainsi ce peuple, déçu par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ont été ses plus cruels ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, et le plus exact et zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes qui les portent incorrompus. De sorte que ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, qui leur a été un scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale. De sorte qu'ils ont marqué que c'était lui en le refusant, et qu'il a été également prouvé, et par les justes Juifs qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédits.

C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel, dont ce peuple était ennemi, sous le charnel, dont il était ami. [...] Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu : ce sens est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns rarement, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques et peuvent convenir aux deux, au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel. [...] Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes : la cupidité et la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse être avec la foi en Dieu,

et que la charité ne soit avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde, et la charité au contraire [...]. (738)¹⁰.

Le fragment *Ordre* esquisse l'idée centrale : « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison. Vénérable, en donner respect. La rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle est vraie./ Vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme./ Aimable parce qu'elle promet le vrai bien » (46).

Outre la Bible, les Pères de l'Église, les *Confessions* de saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, divers auteurs de l'Antiquité ou du XVII^e siècle, Pascal fait de nombreuses allusions aux *Essais* de Montaigne. Des éléments autobiographiques peuvent être décelés dans ces écrits, évoquant ironiquement l'ambition d'un Pic de la Mirandole, *De omniscibili* (230).

L'art de la persuasion de Pascal s'écarte du pyrrhonisme de Montaigne, autant que du stoïcisme d'Épictète. Les vérités du christianisme fondent l'argumentation. Les *Pensées* sont empreintes d'un pessimisme latent : « Combien de royaumes nous ignorent ! » (76). La foi, obstinément réitérée en un Rédempteur surmonte cette vision désolée : « Nous sommes incapables et de vrai et de bien » (62).

Une passion l'emporte sur le reste, celle de l'homme et de l'assemblage hétérogène qui le compose: « Quelle chimère est-ce donc que l'homme, quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige, juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi dans la recherche de la vérité : on aime à voir dans les disputes le combat des opinions, mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. [...] Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses (637).

Grandeur de l'homme avec Dieu

Ce thème est plus fragmentaire que le précédent. « Malgré la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer qui nous élève » (526). Par la pensée, l'homme domine l'univers : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien » (231). Ou encore : « Roseau pensant./ Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée. [...] Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je le comprends » (145). La connaissance de sa misère est la source de la grandeur de l'homme : « La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable./ Un arbre ne se connaît pas misérable./ C'est donc être misérable que de [se] connaître misérable, mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable » (146).

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête (557).

Les bêtes ne s'admirent point. [...]. Leur vertu se satisfait

Penser fait la grandeur de l'homme : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir./ Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale » (232).

« Un roi dépossédé » : Pascal aime cette image, qui oppose les deux pôles de l'homme : majesté et dégradation : « Toutes ces misères-là prouvent sa grandeur./ Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé » (148). Le thème et la métaphore sont récurrents : « La grandeur de l'homme est si visible qu'elle se tire même de sa misère. Car ce qui est nature aux animaux, nous l'appelons misère en l'homme. Par où nous reconnaissons que, sa nature étant aujourd'hui pareille à celles des animaux, il est déchu d'une meilleure nature qui lui était propre autrefois. Car qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ? » (149).

Bête et ange à la fois, son titre suprême de noblesse sur tout son environnement, sur la nature, sur les animaux, sur toute l'immensité de l'univers, l'homme le tient de sa faculté maîtresse : sa faculté de penser tout cela, et même de se penser soi-même : « En un mot l'homme connaît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il l'est. Mais il est bien grand, puisqu'il le connaît » (155).

Les trois ordres

L'ordre des corps (biens matériels, richesses) – *L'ordre des esprits* (philosophes, mathématiciens, savants) – *L'ordre de la charité* (sainteté). Pascal propose ces catégories, d'inspiration

chrétienne afin d'éclairer le mystère de Dieu fait homme :

La distance infinie des corps aux esprits, figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle. [...] La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. [...] Les saints ont leur empire, leur éclat, leur victoire, leur lustre, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles... [...] Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux. Dieu leur suffit. [...] Il eut été bien inutile à Notre Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi. Mais il y est bien venu avec l'éclat de son ordre (339).

Deux excès. Exclure la raison, n'admettre que la raison (214). Esprit de raison, esprit de finesse : Pascal distingue ces deux orientations.

Le cœur est l'esprit de finesse, l'intuition, qui saisit la réalité de façon immédiate, parfois comme un éclair. « Il y a donc deux sortes d'esprits : l'une de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est amplitude d'esprit. Or l'un peut bien être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi ample et faible⁷ » (669).

Déductive et démonstrative, ou bien perspicace et intuitive, la pensée respecte les « trois ordres » de réalité : la chair, l'esprit, la charité. Ces trois « ordres » sans commun dénominateur, ont chacun leur registre spécifique.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ainsi caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable. Et toute religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela, VERE TU ES DEUS ABSCONDITUS¹³ » (275). Mais, dans ce domaine, toute vérité est ambivalente : « Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ? » (690). Ici, comme ailleurs, l'esprit de Pascal semble hésiter, se contredire, balancer entre deux extrêmes, toujours au bord du précipice de ce « rien » qui, selon Jean de la Croix, contient tout : « Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer » (699).

L'Église

L'Église, lieu d'« une justice véritable », sans « nulle violence » (119) a toute l'adhésion de Pascal. Depuis la venue du Messie, elle « adore celui qui a toujours été adoré » (313) et elle subsiste sans interruption. Elle est conforme à l'ancienne Église (317). Elle a « trois sortes d'ennemis : les Juifs [...], les hérétiques [...], « et les mauvais chrétiens... » (437). Elle possède les trois marques de la vraie religion, « la perpétuité, la bonne vie, les miracles » (448). En dépit « des erreurs contraires » (614) qui l'ont toujours traversée, « l'histoire de l'Église doit proprement être appelée l'histoire de la vérité » (641).

Le pari

Le seul et suprême but de l'existence humaine est la recherche de Dieu. Il n'y a pas de salut hors de Lui, le Dieu de

la religion chrétienne. La foi en Dieu est de l'ordre du cœur, non de la raison. Le célèbre « pari de Pascal » s'adresse d'abord aux joueurs, aux mondains, aux libertins. Il les avait surtout fréquentés dans l'entourage du duc de Roannez. Mais, plus encore et davantage, il concerne toute conscience humaine s'interrogeant sur l'existence de Dieu et la façon de définir sa propre destinée.

Si je ne peux adhérer à Dieu de cette manière subjective, j'ai tout à gagner si je parie que Dieu existe : telle serait la façon la plus simple de résumer le fameux argument du « pari » auquel on attribue une place si considérable dans l'univers imaginaire de Pascal.

Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter ! (680).

Miser sa vie terrestre sur Dieu, c'est avoir au moins une chance de gagner la vie céleste, « une infinité de vie infiniment heureuse » (680)... L'argument du pari est principalement destiné aux *libertins*.

Dans l'*Apologie*, le thème du pari occupe une place centrale et fragile ; il est exposé, sous forme dialoguée¹⁴, dans le fragment 680, intitulé « Infini rien ». Aucune démonstration rationnelle n'est capable de susciter en l'homme, la foi en un Dieu, dont rien ne peut prouver l'existence, pas plus que l'inexistence. Le cœur est l'unique voie qui conduit directement à Dieu. Mais si cette faculté d'intuition du divin manque absolument, si, parfois, ou même souvent, elle est chancelante, Pascal, en scientifique, faisant appel, aux statistiques, et non plus en mystique, propose un moyen (dont on ne peut douter

qu'il s'imagine lui-même, qu'il soit infallible), le pari : si je mise toute ma vie sur Dieu (comme ferait un libertin ou un joueur de toute sa fortune sur un numéro de la roulette), je gagne tout si Dieu existe ; s'il n'existe pas, je ne perds rien. Ou plutôt je perds les plaisirs futiles de la vie sensuelle ou mondaine, qui ne valent rien ; ou je gagne tout, c'est-à-dire rien de moins que la vie éternelle.

Tout ou rien : tel est aussi le pari du désespéré : j'ai tout à gagner et je n'ai rien à perdre si je parie pour l'existence de Dieu. Tel est sans doute aussi le pari que Pascal, à l'occasion, a dû se poser à lui-même, avant de le proposer aux destinataires qui peuplaient son imagination lorsqu'il inventa cette sorte de roulette *a lo divino*, autrement dit en transposant, par une sorte d'artifice, le plan de la réalité existentielle sur le plan métaphysique. Certes ce thème, par certains aspects, pourrait paraître un peu simpliste s'il n'avait, sous la plume de Pascal une dimension à la fois dramatique et poétique. Quoi qu'il en soit, « il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer ». Le pari pascalien tient du calcul ou du jeu à « qui perd, gagne. »

Seul l'ordre de la charité et de la grâce est en mesure de défier et de venir à bout du mal inhérent à la nature humaine. Au désordre du mal, le seul remède est l'ordre rédempteur de la religion du Christ. Si l'on n'y parvient pas, il ne faut pas hésiter à « s'abêtir », c'est-à-dire par la coutume de maîtriser la « machine du corps ». « Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous et qui parient maintenant tout leur bien [...]. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira. [...] Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Louise de Marillac, par Élisabeth Charpy
Madame Acarie, par Bernard Sesé
Marcel Légaut, par Thérèse de Scott
Marie-Louise Trichet, par René Laurentin
Marie, par Roger Bichelberger
Marthe Robin, par Raymond Peyret
Moines de Tibhirine, par Christophe Henning
Père Chevrier, par Richard Holterbach
Pie X, par Xavier Lecœur
Pierre Teilhard de Chardin, par Bernard Sesé
Robert d'Abrissel, par Jacqueline Martin-Bagnaudez
Saint Antoine de Padoue, par Valentin Strappazzon
Saint Augustin, par Bernard Sesé
Saint Benoît, par Paul Aymard
Saint Bernard, par Pierre Riché
Saint Bruno, par Ange Helly
Saint Damien de Veuster, par Bernard Couronne
Saint Dominique, par Marc Joulin
Saint François d'Assise, par Michel Feuillet
Saint François Xavier, par Hugues Didier
Saint Jérôme, par Pierre Maraval
Saint Louis, par Paul Guth
Saint Norbert, par Dominique-Marie Dauzet
Saint Paul, par Édouard Cothenet
Saint Pierre, par René Laurentin
Sainte Claire, par Jacqueline Gréal
Sainte Geneviève, par Yvon Aybram
Thérèse d'Avila, par Bernard Sesé
Thérèse de Lisieux, par Marc Joulin
Thomas d'Aquin, par Michel de Pailleters
Vincent de Paul, par Luigi Mezzadri



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
564/2013

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en septembre 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : septembre 2013

Imprimé en France